

## Essai

Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Patrick Bergeron, Roland Bourneuf, Yves Laberge, Thérèse Lamartine, David Laporte, François Lavallée and Yvon Poulin

Number 162, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95758ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Bergeron, P., Bourneuf, R., Laberge, Y., Lamartine, T., Laporte, D., Lavallée, F. & Poulin, Y. (2021). Review of [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (162), 48–54.

**Kristen Ghodsee**  
**POURQUOI LES FEMMES ONT UNE MEILLEURE VIE SEXUELLE SOUS LE SOCIALISME**

*PLAIDOYER POUR L'INDÉPENDANCE ÉCONOMIQUE*

Lux, Montréal, 2020, 288 p. ; 26,95 \$

Pour beaucoup de gens, le socialisme se résume aux goulags sibériens, aux purges staliniennes et à la propagande d'État. C'est une espèce de croquemitaine dont on menace les égarés pris d'un penchant suspect pour l'égalité de fait.



Professeure à l'Université de Pennsylvanie, Kristen Ghodsee somme quant à elle de mettre les cris d'orfraie sur pause le temps de tirer quelques leçons des expériences passées du socialisme d'État.

Tout n'était pas si mauvais, en fait, rectifie la spécialiste d'études russes et est-européennes. À tout prendre, le socialisme représenterait d'ailleurs pour les femmes un bien meilleur parti que le capitalisme. En appui à cette thèse, parue originellement dans une contribution au *New York Times*, Ghodsee passe en revue plusieurs aspects de la lutte féministe et les soumet au test de la comparaison. Chaque fois, l'issue de cet examen verse à l'avantage du socialisme d'État.

Par exemple, tandis que les Américaines retournent au bercail après le déploiement de l'effort de guerre, les pays de l'Est misent sur la formation de leurs citoyennes, doublant ainsi leurs forces manuelles et intellectuelles. Au début des années 1960, pendant que Valentina Terechkova explore l'espace, une commission dirigée par Eleanor Roosevelt conclut à la discrimination juridique et culturelle des femmes américaines.

Si leur salaire est généralement inférieur à celui des hommes, et qu'elles doivent souvent jongler avec la double charge du travail domestique et professionnel, les travailleuses du bloc de l'Est contribuent néanmoins à leur retraite et bénéficient d'une couverture de soins de santé. Surtout, elles conservent leur indépendance.

De là cette proposition coiffant l'essai : si les femmes ont une meilleure vie sexuelle sous le socialisme, c'est en vertu de cette théorie économique du sexe voulant que la sexualité et l'amour, en régime capitaliste, soient soumis au même éthos transactionnel qu'un bien meuble. À l'inverse, économiquement indépendantes, les femmes sous le socialisme adoptent une sexualité plus égalitaire, ancrée dans l'amour et l'affection mutuelle.

L'anthropologue dit avoir conçu ce charmant plaidoyer en faveur de l'égalité économique comme un moyen d'expliquer les vertus du socialisme aux représentantes de la génération Z et aux millénariales. Parce que le capitalisme, lui, est aux femmes ce que les ITS sont au sexe.

David Laporte

**Élisabeth Badinter**  
**LES CONFLITS D'UNE MÈRE**

*MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE ET SES ENFANTS*

Flammarion, Paris, 2020, 266 p. ; 39,95 \$

Souveraineté absolue et maternité plurielle dessinent la trame de fond d'un ouvrage où histoire et sociologie se croisent d'une manière inaccoutumée. Voici Marie-Thérèse d'Autriche, l'impératrice-reine et la mère régnante.



Après avoir exploré l'histoire de l'amour maternel du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, la sociologue et philosophe Élisabeth Badinter, spécialiste des Lumières, porte son microscope sur l'empire des Habsbourg, son impératrice toute-puissante et sa progéniture abondante, laquelle servira son pouvoir tout au long d'un règne de quatre décennies.

Marie-Thérèse d'Autriche (1717-1780) est au regard de Badinter la seule reine de son

temps à avoir réussi sur trois fronts. Elle exerça un pouvoir souverain et fut une mère dévouée ainsi qu'une épouse aimante. Quand elle hérite des États des Habsbourg à 23 ans, elle est mariée à son ami d'enfance François-Étienne, duc de Lorraine et de Bar, qu'elle aimera jusqu'à son dernier souffle. Les rumeurs le disent volage, mais leur histoire d'amour serait indiscutable. Aussi dormiront-ils dans le même lit, pratique impensable à l'époque. Outre l'intimité, ils partageront la régence de l'Empire durant 25 ans. Personne au demeurant n'est dupe : en bonne intelligence, François-Étienne gère les affaires, Marie-Thérèse s'occupe du politique. Tous conviennent que l'impératrice est une diplomate hors pair et reconnaissent « l'autorité, la fermeté, la volonté, l'assiduité, la clarté de jugement » qui sont siennes.

Pendant deux siècles, l'Europe a été dominée par deux puissances, la France et la Maison d'Autriche. Marie-Thérèse œuvrera au renversement des alliances. Bourbon et Habsbourg, d'ennemis deviennent alliés, événement que deux mariages scelleront : la reine fait épouser la petite-fille

de Louis XV à son fils aîné Joseph II et la fille de Charles III d'Espagne à son fils Léopold II. Elle n'a pas attendu leur âge adulte pour contrôler la vie de chacun de ses enfants et les préparer à être à la disposition de la monarchie pour la faire rayonner sur l'Europe entière.

En dix-neuf ans, elle mènera à terme seize grossesses ; trois enfants seulement mourront en très bas âge. Fait inhabituel en ces temps-là, elle sera une *vraie* mère, pré-occupée par leur santé, leur éducation, leur développement. Même les conditions d'hygiène sont surveillées, ce qui n'empêchera pas l'épidémie de petite vérole de faire ses ravages. La mère sera là pour soigner les sept enfants qui en seront atteints, et pleurer les deux qui n'en guériront pas. Les précepteurs et préceptrices du clan reçoivent des instructions détaillées de la mère eu égard aux défauts de chacun qu'il faut veiller à corriger. Elle se révèle alors sévère et très autoritaire. La raison impériale l'emporte souvent sur l'élan maternel. Marie-Christine, sa fille préférée, est la seule à qui elle accordera un mariage d'amour. Pas étonnant qu'on l'ait surnommée « la belle-mère de l'Europe ».

Grand paradoxe, la femme qui possédait un rare pouvoir prie ses filles de ne pas se mêler de politique, et de se consacrer à être de bonnes mères et de bonnes épouses. « Nous sommes sujettes à nos maris, nous leur devons obéissance », conseillera-t-elle à Marie-Christine. Elle ajoutera : « [N]e lui faites jamais sentir votre supériorité ». Plus tard, elle changera d'avis, en toute vraisemblance pour servir ses intérêts à épier, voire à espionner les autres cours européennes : « À compétence égale, il n'y a pas lieu d'exclure les femmes de la diplomatie ».

Les sentiments dépressifs qui l'ont hantée sa vie durant reprennent leurs droits quand décède son cher époux en 1765 et envahissent son existence au point où, se faisant davantage recluse, elle ne quittera plus sa tenue de grand deuil. Au départ de Marie-Antoinette pour la cour de Versailles, elle perd sa dernière enfant, tandis que la corégence avec son fils préféré Joseph II s'avérera fort tumultueuse et leur vision, antagonique. « Elle avait sous-estimé le désir de gloire et la volonté de pouvoir de son fils. » L'impératrice meurt en 1780. La fratrie des aînés va se fracturer et se disputer allègrement, mais les quatre derniers enfants resteront unis. La Révolution française et la décapitation de sa fille lui seront au moins épargnées.

Ouvrage très niché, *Les conflits d'une mère* présente un solide appareil de notes. Il rencontrera son lectorat auprès des férus d'histoire, des spécialistes de la sociologie de la maternité ou des esprits curieux. Il lui offrira le portrait tout en nuances d'une femme puissante ni angélique ni diabolique, d'une mère attentionnée tout autant que d'un être humain imparfait comme *tout un chacune*.

Thérèse Lamartine

Scott McKay

L'AVENTURE DU CACA

ÉGOUTS ET GESTION DES EAUX

Somme toute, Montréal, 2020, 144 p. ; 17,95 \$

FINALISTE AU PRIX HUBERT-REEVES 2021

Quelque 673 millions de personnes à travers le monde le font encore en plein air, ce qui pose un défi énorme aux autorités sanitaires. En moyenne, le matin, les hommes s'y adonnent une heure plus tôt que les femmes et le poids de cet effort matinal varie entre 15 et 1 505 grammes.



A priori, le caca n'a rien d'un sujet sexy. La majorité des mortels que nous sommes préfère laisser aux cabinets ce qui s'y passe. Scott McKay ne l'entend pas ainsi. Du bas des reins au creux des eaux, l'ancien chef du Parti vert du Québec suit la formidable *Aventure du caca* en révélant ce qui advient du dépôt quotidien un coup la chasse tirée. Et l'on constate assez tôt que les enjeux soulevés par la gestion des déjections humaines débordent largement l'enceinte de la cuvette personnelle.

Depuis le début de l'industrialisation, le sort du caca est lié au développement de l'hygiène publique. Auparavant, les sols de la campagne accueillaient les fèces de tout un chacun, qui agissaient comme engrais pour les cultures. L'avènement de la société industrielle change cependant la donne. Les champs sont dorénavant loin et les personnes, trop nombreuses pour que l'épandage puisse disposer des quantités croissantes de caca. Bientôt, les fosses d'aisance débordent. Des maladies telles que le choléra ou la typhoïde prolifèrent, jusqu'à ce qu'Edwin Chadwick, postulant un lien de causalité entre mauvaises odeurs et maladies, recommande d'utiliser l'eau pour noyer le problème.

Or, ce problème refait vite surface. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la Tamise est un cloaque infect, la Seine empuantit tout Paris, et les morts continuent de s'accumuler. Il faut attendre les techniques d'assainissement des eaux usées pour que décroissent significativement les maladies infectieuses. Le procédé connaît néanmoins ses ratés. Le *flushgate* de 2015, ce déversement de près de huit milliards de litres d'eaux usées montréalaises dans le Saint-Laurent, le rappelle. Huit milliards de litres charriant résidus pharmaceutiques, perturbateurs endocriniens et pesticides. Aussi McKay, en bon spécialiste de la question,

suggère-t-il plusieurs pistes concrètes visant à améliorer la gestion des eaux et des égouts. Son plus grand mérite est d'ailleurs de sensibiliser plutôt que de moraliser. Truffé, en plus, d'anecdotes et de curiosités étonnantes, *L'aventure du caca* a tout pour trôner au sommet des lectures de cabinet.

David Laporte

**Jean-François Cliche**

**FAKE NEWS : LE VRAI, LE FAUX ET LA SCIENCE**

MultiMondes, Montréal, 2020, 252 p. ; 25,95 \$

À une époque où tout le monde a son opinion sur à peu près tout, et où un grand nombre de personnes refusent d'accorder crédit aux connaissances offertes par la science, est-il encore possible de démêler le vrai du faux ?



Jean-François Cliche est chroniqueur scientifique au quotidien *Le Soleil* et au magazine *Québec Science*. L'explosion de *fake news* ayant suivi l'élection de Donald Trump en 2016 a fait réaliser à plusieurs médias la nécessité de valider les prétendues vérités véhiculées dans les réseaux sociaux et ailleurs. Au *Soleil*, l'auteur est responsable de la chronique hebdomadaire « Vérification faite ». Le présent recueil regroupe principalement des textes qu'il y a publiés de 2017 à 2019. Quelques textes supplémentaires proviennent

de son blogue « Science dessus dessous » et de sa chronique « Science au quotidien ».

L'ouvrage est divisé en quatre parties. La première présente des affirmations carrément fausses, dont le caractère mensonger peut aisément être démontré. La deuxième regroupe des demi-vérités, c'est-à-dire des affirmations proposant des visions déformées de la réalité. La troisième est consacrée aux biais journalistiques. Il s'agit de sujets abordés par plusieurs médias à partir de mêmes sources et présentant souvent les mêmes erreurs et inexactitudes. Celles-ci sont donc particulièrement ardues à repérer. Finalement, la dernière partie rassemble quelques cas où des affirmations diffusées sur le Web se sont révélées exactes, quoi qu'on ait pu d'abord en penser.

Parmi les allégations examinées figurent les injections massives de vitamine C destinées à soulager les effets secondaires de la chimiothérapie, les traitements homéopathiques défendus âprement par leurs utilisateurs, les vertus quasi miraculeuses du curcuma, la dangerosité des OGM, la relation entre les pesticides et l'autisme ainsi que la question de savoir si Montréal se trouve en « territoire mohawk non cédé ».

Jean-François Cliche accorde une attention particulière à « l'affaire du glyphosate ». Il considère la réputation de toxicité carcinogène de cet herbicide comme nettement exagérée, et il s'applique à contrer les arguments de ses détracteurs. Mais les pratiques de l'industrie chimique dans ce dossier et les dix milliards de dollars américains que Bayer (l'acquéreur de Monsanto) vient d'accepter de payer à des victimes de cancer ne peuvent manquer de nous laisser perplexes.

En somme, cet essai se révèle hautement instructif en ces temps où, plus que jamais, il s'avère difficile de départager le vrai du faux.

Gaétan Bélanger

**Luc De Larochellière**

**HOMME DE PAROLES ET D'IMAGES**

Station T, Montréal, 2020, 84 p. ; 25,95 \$

« Amère America », « La route est longue », « Sauvez mon âme » : toutes ces chansons inoubliables et 65 autres sont désormais éditées dans un livre grand format, illustré par son auteur.



Pour son premier livre, le chanteur Luc De Larochellière a voulu parachever ses textes les plus célèbres en leur donnant une dimension visuelle autre que celle d'un vidéoclip. Sur une page ou deux, ses paroles sont reproduites intégralement, et on peut les suivre attentivement en réécoulant ses CD. C'est mieux que de devoir se forcer les yeux pour tenter de déchiffrer les livrets minuscules accompagnant ses premiers

enregistrements. Visuellement, Luc De Larochellière donne des compositions parfois inégales quant au choix des couleurs, mais étonnamment précises pour le coup de crayon. Un ou deux dessins éclairent chaque texte. La polyvalence et la grande créativité de l'auteur-compositeur-chanteur sont ici reconfirmées sur le papier; chaque chanson est illustrée mais aussi réinventée d'une manière originale et toujours différente de la précédente : donc pas de formule répétitive ni de recette. Plusieurs des dessins ne sont pas beaux, par exemple ceux pour illustrer « Tu crack Marcel », « On fait la moue » et « Beauté perdue », mais on comprend que les images funestes doivent être en résonance avec le propos de chaque pièce. Ainsi, « Amère America » est adroitement illustrée par une statue de la liberté tenant une tasse de café (amer ?) au bout de son bras. En revanche, deux autoportraits très réussis accompagnent « Un toit dans ma tête ».

Le grand avantage de ce livre-autoportrait est de nous inciter à réécouter attentivement cet excellent parolier en nous

attardant sur la richesse et l'ampleur des textes, que l'on néglige trop souvent car sa voix est si belle qu'elle suffirait à nous combler. Et pourtant, comme pour Jean-Pierre Ferland ou Claude Gauthier, ce sont les mots qui font la force de ses chansons. Il faudrait lire cet *Homme de paroles et d'images* en écoutant les disques, en suivant les modulations du texte et en appréciant l'adéquation entre les mots et la musique, tout en goûtant les sonorités. Sur le plan éditorial, ce livre produit par Station T est exemplaire pour sa créativité, sa mise en page soignée, son graphisme recherché, le rendu des couleurs. Mais, du point de vue esthétique, on ne peut pas dire que ce soit un « beau livre » – au sens de « livre d'art » –, car les images sont quelquefois déplaisantes ou caricaturales et les personnages, enlaidis. Il y manquerait la beauté, mais ça, Luc De Larochellière l'avait déjà exprimé dans tous ses commentaires sur notre monde.

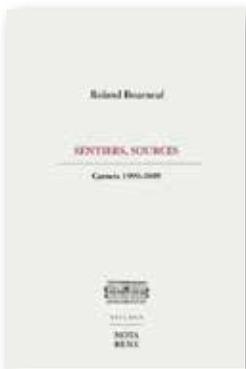
Yves Laberge

**Roland Bourneuf**  
**SENTIERS, SOURCES**

CARNETS 1999-2008

Nota bene, Montréal, 2019, 340 p. ; 28,95 \$

Dans la continuité des essais *Pierres de touche* (2007) et *Points de vue* (2012), ces carnets présentent en même temps un aspect mouvant et fractionné que ne possédaient pas les ouvrages antérieurs. Le tâtonnement de l'écriture s'y fait flottement de la pensée.



Avec ces pages qui se veulent « à l'image d'un mode d'être », Roland Bourneuf donne libre cours à une écriture qui accompagne et creuse le vécu. Il se positionne de manière à regarder les choses « de plus près, de plus loin, de plus haut ». Comme chez Montaigne, l'ouverture au monde y est cultivée de concert avec l'attention à soi ; la pensée se tourne successivement vers elle-même et vers l'extérieur. Le mouvement ne connaît ni début ni fin (c'est

en cela qu'il épouse le tracé du sentier et de la source). La première entrée, en décembre 1999, nous apprend que ces carnets sont déjà « commencés », qu'ils forment des « chantiers ouverts ». La dernière, en décembre 2008, porte sur « l'inachevé » et « l'inaccompli ». Aussi cette prose ondoie-t-elle davantage qu'elle ne s'immobilise. « De quoi est faite la vie, se questionne l'essayiste, la mienne, la vie universelle, où va-t-elle, comment la dégager, la libérer ? »

Pour remplir cette activité introspective, Bourneuf emprunte différents chemins. La littérature occupe la voie royale. Les

écrivains qu'il prend plaisir à lire ou à relire (Pourrat, Jünger, Ernaux, Gracq, de même que les auteurs de la *Mitteleuropa* : Zweig, Schnitzler, Márai, Musil) lui inspirent de fines réflexions. L'élaboration de ses propres écrits retient aussi une bonne part de son attention (du *Traversier* à *L'ammonite*, ce ne sont pas moins de cinq livres qui ont paru ou germé pendant la période couverte par ces carnets). D'autres belles pages sont consacrées aux voyages devenus, avec les aléas de la santé et de l'âge, de plus en plus rares : Prague, Venise, la Russie, la Grèce... Est-ce sa formation en psychologie analytique qui le pousse à consigner régulièrement ses rêves ? Toujours est-il que le rêveur enregistre scrupuleusement les images ramenées du monde du sommeil. En outre, la musique, la peinture, la spiritualité, le mouvement de la civilisation occupent tous, à différents moments, le champ de la conscience de l'écrivain. Avec *Sentières, sources*, on entre de plain-pied dans l'intimité d'un esprit.

Patrick Bergeron

**Henri Gougaud**  
**J'AI PAS FINI MON RÊVE**

Albin Michel, Paris, 2020, 254 p. ; 29,95 \$

On le connaissait conteur, le voici mémorialiste et ce n'est qu'une de ses nombreuses métamorphoses. Après avoir recueilli, réécrit, rassemblé et diffusé tant de contes nés un peu partout et en tout temps, il raconte sa propre histoire, avec la même liberté, la même alacrité, la même jubilation. Le récit que, cette fois-ci, il fait de lui-même court, caracole, se réaligne, rebondit et enchante.



Il commence comme il se doit par le commencement. L'octogénaire « ouvre son livre d'images » par la guerre, l'occupation allemande, l'angoisse diffuse, la peur plus précise de la dénonciation car la famille est résolument et farouchement du côté de la Résistance, parfois active et militante. La mère institutrice transmet l'esprit de la laïcité sourcilleuse, le père et l'oncle, le refus des compromis. Un milieu aux valeurs solidement implantées chez

les petites gens de la campagne (proche de Carcassonne) : le bon sens, le travail, la fierté, la fidélité, auxquels s'ajoute l'écho du lointain passé cathare. L'idéal libertaire proche parent de l'anarchie ne quittera jamais Henri Gougaud mais, reconnaît-il, « je ne cesserai jamais de chercher l'Absent introuvable », c'est-à-dire Dieu.

Il a découvert tôt la poésie dans *Nadja* et *L'amour fou* de Breton. « Je refusais alors, et je refuse encore, de considérer le

réel comme le seul maître du monde. Je préfère croire à mes rêves. Au moins en eux est l'allégresse qui fait la beauté de la vie.» Des rencontres privilégiées le confortent dans cette décision. Chez Gougoud, en effet, on rencontre beaucoup de monde et les figures les plus inattendues. On y circule entre écrivains et éditeurs, metteurs en scène et metteurs en ondes, chanteurs et poètes, Brassens et Barbara, des amoureuses, un soufi, Lanza del Vasto et Marie-Louise von Franz, disciple de Jung. Mais jamais de politiciens, d'hommes d'affaires, ou d'universitaires... Et toujours et partout des amis.

Le jeune Gougoud cherche sa voie, il pense la trouver dans la chanson. À Paris, il mène une vie qui n'est pas tout à fait la bohème, mais celle-ci le séduit comme celle des saltimbanques. Il se produit dans des cabarets – dont un des plus célèbres est L'Écluse – et même à La Mutualité, haut lieu des spectacles. Il devient un parolier recherché, écrivant pour Reggiani et Juliette Gréco (tout un disque). Avec un succès qu'il ne cherche mais qu'il ne boude évidemment pas non plus. Pendant dix ans, à la radio, il retient un public enthousiaste qui ne se lasse pas d'écouter des contes. Mais dès qu'il se prend en flagrant délit de « radotage », il tourne les talons et va voir ailleurs. Du côté du roman ? Le succès est intermittent et jamais, très lucide et critique de lui-même, il ne se considère comme un véritable romancier, il connaît ses limites : les grandes fresques sociales, l'analyse psychologique fouillée, l'exposé philosophique, ce n'est pas son domaine. Les idées, et bien entendu elles ne manquent pas, doivent passer par le feu de la réalité, l'expérience vécue. Il sait écrire bref, aigu, vif, allègre. Dans ce livre, il se fait parfois chroniqueur, il rapporte ses échanges avec tant de gens connus, de chanteurs et de comédiens que le lecteur pourrait espérer des « révélations » comme certains journaux s'en font une spécialité, des potins. Si le récit glisse parfois vers l'anecdotique, jamais il ne contient un mot caustique, une malveillance, la trace d'une jalousie ou d'une rancœur. Il respecte son sujet, l'intimité de celui-ci, il sait être discret à bon escient.

Il revient inévitablement dans ces mémoires sur quelques-unes de ses idées favorites sur le conte. Marie-Louise von Franz ne s'y est pas trompée, elle qui a interrogé toute sa vie les rêves, les mythes, l'imaginaire de l'humanité : « Elle a grand ouvert mon chemin ». Ce terme, Gougoud l'aime. Un de ses livres précédents s'intitule justement *Le livre des chemins* et porte en sous-titre « Contes de bon conseil pour questions secrètes ». Car à chaque question posée, un conte, qu'il vienne d'Europe, d'Asie, d'Amérique ou d'Afrique, propose une réponse ; il suffit d'interroger et ensuite de voir comment cette réponse doit se traduire en actes.

Non, Gougoud n'en a pas fini avec son rêve, il veut le poursuivre jusqu'à l'extrême limite. Il s'adresse ici à « [s]on fils », qui naîtra plus tard, et son récit s'arrête, ou plutôt se suspend avec cette naissance. Mais le fils prendra la relève pour transmettre la leçon du père infatigable « passeur » des contes.

Roland Bourneuf

Gérald Baril

**SI PRÈS, SI LOIN, LES OIES BLANCHES**

RÉCIT D'UNE MIGRATION INTÉRIEURE

XYZ, Montréal, 2020, 333 p. ; 26,95 \$

FINALISTE AU PRIX HUBERT-REEVES 2021

Cet ouvrage aurait tout aussi bien pu s'intituler « Dictionnaire amoureux de l'oie blanche ». L'auteur, qui de corps ou d'esprit n'a cessé d'accompagner les oies toute sa vie, a finalement décidé de s'asseoir devant le clavier pour nous faire le récit de ce que cette fréquentation lui a apporté. Il en résulte une somme dont la richesse réside dans la cohabitation des propos objectifs et subjectifs, qu'il mélange savamment, d'une plume experte, sans jamais perdre l'intérêt du lecteur.



Sur le plan objectif et descriptif, le lecteur apprendra tout ce qu'il faut savoir : nomenclature (« grande oie » ? « petite oie » ? « oie blanche/des neiges » ? « bernache/outarde » ?), mode de vie, aménagement, réglementation, évolution démographique et, évidemment, migration. L'auteur en sait beaucoup sur les oies blanches parce qu'il a beaucoup lu, mais aussi parce que toute sa vie, sporadiquement ou assidûment selon les périodes, il a rencontré et interrogé des passionnés et des connaisseurs. Sans parler de ses

propres explorations. Ne s'est-il pas rendu jusqu'à l'île Bylot pour les observer tout son soûl pendant leur stage estival ? C'est où, l'île Bylot ? Oh ! un petit millier de kilomètres au nord d'Iqaluit...

Ce faisant, il était accompagné par quelques fantômes inspirants, notamment celui de Louis Lemieux, le biologiste issu de l'Université Laval qui l'a précédé là dans les années 1950 et qui a laissé un journal. Et c'est ici qu'on goûte l'art du récit de Gérald Baril, qui entremêle son expérience personnelle avec l'histoire patrimoniale, autant pour nous faire vivre la chose concrète que pour faire partager son émerveillement. Cet épisode sera aussi l'occasion de livrer de riches informations et réflexions sur le monde inuit d'aujourd'hui et d'antan.

C'est ainsi qu'à côté des données scientifiques, l'ouvrage de Baril flirte avec le journal personnel : il n'hésite pas à confier d'emblée au lecteur le récit de cette escapade au lac Saint-Pierre où il a réussi à faire venir son ado en lui tirant un peu la manche pour lui faire découvrir la « beauté tumultueuse » d'un attroupement d'oies blanches, ou encore l'acquisition et l'aménagement de ce petit lopin de terre qu'il occupera

de nombreuses années au bord de l'île d'Orléans, cette fois accompagné par le « fantôme » du poète Pierre Morency qui l'a précédé sur ce terrain (au sens thématique comme au sens cadastral). C'est aussi en nous présentant son ami Richard, « ornithologue averti », que l'auteur nous fera connaître divers représentants de la gent aviaire au-delà des anatidés. Égrener des noms d'oiseaux, n'est-ce pas en soi le parfait exercice mariant science et poésie ?

Il y a tant de choses à dire autour des oies, et l'œuvre de Baril, de ce point de vue, tient aussi un peu de l'encyclopédie, au sens premier du terme. Au-delà des considérations éthologiques, au-delà des inévitables visites au cap Tourmente, au-delà des réflexions philosophiques quant à l'incomparable exploit des oies qui parcourent 8 000 kilomètres à près de 10 000 mètres d'altitude chaque année, au-delà du rite céleste bisannuel qui relie toute l'histoire du Bas-du-Fleuve, de la Nouvelle-France et du Québec depuis les premiers explorateurs et avant, il y a toute la question de la chasse. La chasse-expérience, que l'auteur nous fait goûter également, mais aussi le jugement porté sur cette activité par les véganes citadins « sur la foi de l'ignorance et d'un moralisme douteux ». Sans écrire un traité, Baril ne craint pas d'expliquer posément qu'il existe une façon pour l'humain de traiter l'animal avec respect sans pour autant en faire un sujet de droit l'assimilant à l'homme. Mais la question est complexe et demande un minimum de réflexion. « Avec un peu de recul, on se rend compte que l'attitude générale de refroidissement envers la chasse est corrélée avec un affaiblissement des liens intimes d'interrelation avec la nature, au profit d'une relation superficielle et à sens unique, axée sur la consommation. » Les Autochtones eux-mêmes ne s'approprient-ils pas la nature depuis des temps immémoriaux ? Après, il y a la manière, bien sûr, et on peut en parler.

Ce tour d'horizon n'aurait pu se conclure sans un petit inventaire des évocations de l'immaculé volatile dans la littérature mondiale et québécoise ainsi que dans la peinture et la chanson. Défi relevé avec autant d'éclectisme que de pertinence.

Les oies, c'est bien connu, rythment nos saisons. « Leur *cacardage* entêtant a le pouvoir de nous mettre en joie [car] le message de vie des grandes oies blanches ne se compare à nul autre. Pourquoi nous causent-elles tant d'émoi ? » Pour une foule de raisons mélangées, et on peut dire que l'auteur n'en a pas laissé beaucoup d'inexplorées.

François Lavallée

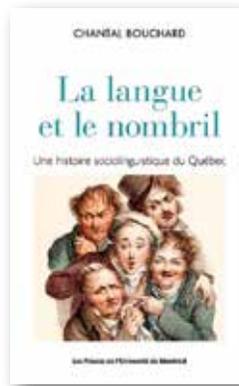
### Chantal Bouchard

#### LA LANGUE ET LE NOMBRIL

UNE HISTOIRE SOCIOLINGUISTIQUE DU QUÉBEC

Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 2020, 289 p. ; 29,95 \$

Compte tenu de l'actualité du sujet et de la qualité du contenu, une réédition de cet ouvrage paru à l'origine en 1998 était tout à fait indiquée.



Les Québécois ont toujours entretenu un rapport équivoque avec leur langue. Toujours ? Non ! Au temps de la Nouvelle-France, la question de la « qualité de la langue » ne se posait pas, et d'ailleurs les visiteurs sont unanimes à l'époque pour dire que le français de la colonie est le même qu'à Paris. Après la Conquête (que notre auteure appelle ici « Cession »), on surfe allégrement sur cette idée acquise pendant quelques décennies, jusqu'à ce que,

épouvantés, on se rende compte autour de 1840 que notre langue est devenue « rustre » aux oreilles des rares Français qui nous entendent. C'est alors tout un branle-bas de combat qui s'organise : il faut à tout prix préserver notre français, le laver de ses taches. Naissent alors les guides « Dites / Ne dites pas », qui proliféreront pendant plus d'un siècle. Le discours alarmiste proprement dit prend son essor après la Confédération (« L'anglicisme, voilà l'ennemi ! » – J.-P. Tardivel, 1879) pour atteindre un paroxysme culpabilisateur avec la querelle sur le « joual » dans les années 1960. Aujourd'hui, les Québécois assument mieux leur spécificité linguistique, mais un déchirement demeure entre « la norme » et « l'usage », déchirement d'autant plus complexe que la définition de « la norme » (québécoise ? française ? « internationale » ?) ne fait pas elle-même l'unanimité.

C'est l'histoire du regard que les Canadiens français jettent eux-mêmes sur leur langue que nous raconte ici Chantal Bouchard sur la base des sources écrites sur la question de 1850 à 1970 environ. Il est intéressant de constater qu'avant cette période, les écrits sur le français au Canada ne portaient pas sur la qualité de la langue, mais bien sur le droit de l'utiliser dans un pays tombé dans l'escarcelle britannique.

Encore aujourd'hui, les livres qui abordent directement ou indirectement la question de la langue sous l'angle sociologique ne manquent pas au Québec. Celui de Chantal Bouchard se démarque en ce qu'on n'y détecte aucun programme politique : son but n'est pas de défendre l'idée qu'il faille préserver la « pureté » ou la qualité de notre langue, mais il n'est pas non plus de chercher à décomplexer à tout prix les Québécois en invalidant la notion même de norme. La chercheuse se positionne dans une optique neutre qui vise à comprendre nos ancêtres et à décrire leurs attitudes et comportements, sans préjugés téléologiques. Non seulement c'est tout à son honneur, mais cela révèle un respect de l'intelligence du lecteur qui mérite d'être mentionné.

De fait, beaucoup de linguistes, sociolinguistes et autres commentateurs de notre époque s'emploient à critiquer l'idée que les Québécois doivent s'en remettre à la France pour établir

leur norme linguistique. Cette position se justifie indéniablement sous plusieurs angles, mais dans la foulée, on en vient assez fréquemment à mépriser, voire à ridiculiser cette idée d'un alignement sur la France et les origines de cette vision des choses, qui découlerait d'une mentalité de « colonisés » dont les Québécois devraient à tout prix s'affranchir. À l'issue d'une mûre analyse des textes de nos ancêtres, Bouchard met au jour une autre cause de cette position : en 1841, le gouvernement britannique adopte officiellement une politique d'assimilation des francophones, et à partir de la fin du même siècle, l'idée que les Canadiens francophones ne parleraient pas le « vrai français » mais plutôt un French Canadian Patois décadent devient courante et profondément ancrée dans le monde anglophone nord-américain. Or, si les Canadiens français veulent faire reconnaître leur langue comme langue officielle dans un pays conquis par la plus grande puissance de la planète, ils doivent absolument s'appuyer sur le prestige de la langue de Molière ; si leur langue n'est plus qu'un patois, c'en est fini de sa reconnaissance politique. D'où la nécessité absolue de réaligner la langue française des Canadiens sur le français de France, afin de déjouer les arguments méprisants de la classe dominante canadienne-anglaise.

Cette dimension essentielle n'élimine certes pas les autres, et l'étude des arguments avancés pour accepter ou non tel ou tel aspect du français canadien recèle des questions sociolinguistiques intéressantes que l'auteure analyse aussi avec rigueur. On ne peut que savoir gré à Chantal Bouchard d'avoir fait ressortir cet enjeu particulier dans son étude, un ouvrage passionnant qui nous fait traverser plusieurs époques en décrivant les faits avec une clarté digne de mention et des anecdotes mémorables.

François Lavallée

**Judith Lussier**

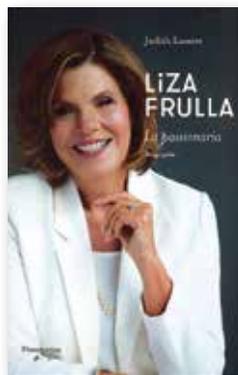
**LIZA FRULLA**

*LA PASSIONARIA*

Flammarion Québec, Montréal, 2020, 332 p. ; 29,95 \$

Si un ancien premier ministre se définissait comme « un Chrétien dans la fosse aux lions », cette ex-politicienne pourrait être présentée – au figuré – comme une femme plongée dans la testostérone, car elle a évolué dans plusieurs milieux traditionnellement masculins (l'industrie du sport, celle de la bière et la machine politique).

En dépit de ce que son titre pourrait laisser entendre, ce livre est en français. Née à Montréal dans une famille d'origine italienne où, traditionnellement, les épouses « ne travaillent pas », Liza Frulla est représentative de sa génération de femmes actives et volontaires qui misent sur une carrière publique tout en étant mariées et mères. Issue du baby-boom, elle réalise tous ses rêves de carrière : d'abord au *Journal de Montréal*, dans le monde du sport, ensuite dans l'univers prospère de



la bière Labatt, avant de sauter dans l'arène de la politique québécoise en 1989, puis en politique fédérale lors d'une élection partielle. Chaque fois pour le Parti libéral (au provincial comme au fédéral), qui lui offrait – sans qu'elle ait rien demandé – une circonscription montréalaise « sûre » ayant toujours voté rouge : « un château fort libéral », écrit la biographe. En 1995, Liza Frulla sera à la tribune du *love-in* réunissant des milliers de Canadiens anglais à Montréal, en tant que

vice-présidente du camp du NON pour la campagne référendaire. Après coup, elle avouera avoir suivi les instructions : « On me disait d'aller à tel endroit, et j'y allais ». Et c'est ainsi que le destin d'une nation bascula. Anodinement.

Son image publique correspondait exactement au modèle de la femme d'affaires combattante qui semble s'imposer, se démarquer et de ce fait réussir. Plusieurs y ont cru. L'électorat féminin ne voulait plus voter pour tous ces candidats en complet-cravate. En tant que journaliste, le fait d'avoir été la première femme (ou presque) à être acceptée dans le vestiaire de l'équipe des Canadiens de Montréal constituait certainement un précédent riche en symboles. Sa vie publique la conduisit à côtoyer les élites québécoises et les célébrités du monde, à construire ses propres réseaux d'influence. Voulant tempérer son image de « diva », Liza Frulla explique avec franchise ses faux pas et admet que certains de ses choix de carrière ont été dictés par le salaire élevé qu'on lui offrait, par exemple pour justifier son passage de la politique provinciale vers Radio-Canada.

À l'évidence, Judith Lussier est admirative face à son sujet ; mais la biographe surestime parfois la place de pionnière de Liza Frulla en politique québécoise. D'autres politiciennes avaient laissé leur marque auparavant, depuis Claire Kirkland jusqu'à Lise Payette. Et la « maternité » de Liza Frulla quant à la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) est exagérée, car cet organisme est en partie le résultat d'une fusion entre la Société générale du cinéma du Québec (SOGIC) et l'Institut québécois du cinéma (IQC). Néanmoins, on apprend certaines choses dans ce portrait laudatif : par exemple qu'en 1985, à la brasserie Labatt où Liza Frulla œuvrait comme directrice du marketing, « plusieurs publicitaires embarquèrent dans la cellule stratégique de Bourassa » en vue de sa réélection. Avec cet hommage vivant, on revit en toile de fond le troisième gouvernement Bourassa de 1989 et le putsch contre Jean Chrétien ayant mené à la transition vers le gouvernement de Paul Martin.

Yves Laberge